

Au Lac Kawachikamik

par Harry Bernard

J'aime beaucoup mieux la désignation indienne du lac Kawachikamik, ou Cawachicamic, mystérieuse et euphonique, que son nom nouveau de Sincennes, qui rappelle le souvenir d'un homme d'affaires de Montréal, peut-être célèbre autrefois, aujourd'hui ignoré. En cri, Kawachikamik signifie "dont l'eau est claire". Si le lac n'a plus son nom difficile à prononcer, sur les cartes des gouvernements d'Ottawa et de Québec, il n'a rien perdu de sa beauté, de son eau limpide, de ses îles et rochers. Il se trouve si loin, en dehors des routes ordinaires, que l'apparition d'un canot dans une de ses baies constitue un événement, pour la faune ailée ou à poil des rives.

À juger par les indices, la faune ne manque pas. Partout des sentiers d'originaux ou d'ours, d'ours surtout, comme l'affirment les excréments et les nids de guêpes dévastés, près du sol. Les bêtes se cachent et l'on n'en voit pas. La nuit, des loups hurlent. Les oiseaux se montrent moins circonspects, plus accueillants. Outre les inévitables canards, dont maints bacs-scie à tête rouge, de grandes mouettes aux ailes blanches, les mauves du populo, qui surveillent notre embarcation en poussant leurs cris rauques. À la tombée du jour, les grands ducs, dits de Virginie, se déplacent d'un arbre à un autre, d'un chicot mort à un autre chicot, de leur vol silencieux, comme feutré.

Le lac Cawachicamic est aussi intéressant que le lac Clair, dans un autre genre. Ses eaux sont plus sombres, sauf dans la baie oblongue du sud-ouest, où les sables du fond les éclairent et les maintiennent au vert pâle. Dans les autres parties, à cause du refoulement dû au barrage de l'extrémité nord, l'onde paraît noire.

Il y a dix ou douze ans, le lac connut une activité comme il n'en revit point. À l'époque, la compagnie Jean-J. Crête, des Grandes-Piles, y construisit pour la Commission des Eaux Courantes, avec le concours de la Shawinigan Water and Power, la digue à sa décharge nord, dont les rapides vont grossir le flot de la rivière



Nous dressons la tente sur une île, où nous hissions le soir le canot, de peur de le voir emporté par le vent et la vague.

Mondonac. Pour le transport des matériaux, on ouvrit en pleine forêt une route d'hiver, à partir du lac Gagnon, sur une longueur d'environ dix milles. Cette route existe encore, envahie par les broussailles et la futaie, et de vieux ponts de billots, jetés sur les ruisseaux et les criques, restent assez solides pour qu'on y passe.

Du lac Mondonac, beaucoup plus étendu que le lac Clair, notre intention était de passer au Cawachicamic, de piquer ensuite vers le sud-est, en direction du lac Goulet ou Dupuis. Nous ne serions alors qu'à quelques milles des gardes forestiers du Gagnon, soit en pays civilisé. Cet itinéraire était plus facile à suivre sur les cartes que dans la réalité, ce que nous apprimes à nos dépens.

Depuis longtemps, nous savions que le Cawachicamic a une renommée peu ordinaire, sous l'angle poissonneux. Il n'y va jamais personne, ou à peu près. On n'y accède facilement que par le Mondonac, mais c'est une rude entreprise que d'atteindre à ce dernier, venant par la Vermillon ou la rivière Manouane au

nord, dont il faut remonter le courant sur une distance de soixante-cinq milles, à partir de Sanmaur. Soixante-cinq milles, sans insister plus que de raison sur une demi-douzaine de portages. Le village de Sanmaur est lui-même assez isolé. On n'y arrive que par chemin de fer, de la Tuque. C'est pour ces raisons que le lac Cawachicamic, ou Sincennes, est peu fréquenté, et que les petits poissons y deviennent grands.

Le lendemain de notre arrivée au barrage du Mondonac, il pleut. C'est dimanche et il pleut la journée entière, à boire debout. À tel point qu'il nous est impossible de donner un coup de ligne dans une baie particulière, connue des rares hommes du voisinage, où la truite tuladi folâtre sur la fin du jour, à fleur d'eau. L'espoir remonte dans l'après-midi, comme une éclaircie se prépare. Mais force nous est de revenir en vitesse à la cabane de bois rond, les nuages nous crevant sur la tête avec une impétuosité de cataracte. Le désappointement n'est pas mince, car il y a vraiment de la tuladi dans le grand lac, et elle se jette sur une cuillère nickelée avec la même ardeur qu'un brochet, nous dit-on, sans qu'il faille la taquiner à trente brasses de profondeur. Nous en admirons deux de six ou sept livres, prises le jour de notre apparition, et en mangeons.

Le barrage relève de la Commission des Eaux Courantes, qui y garde deux hommes en permanence, les douze mois du calendrier. Par les méandres de la rivière, le Mondonac et le Cawachicamic aident à constituer le vaste réservoir de la Manouane, troisième en importance de la compagnie Shawinigan, lequel retient bon an mal an 17 milliards de pieds cubes d'eau. Par ordre d'importance, les autres sont celui du Taureau, au nord-est de Saint-Michel-des-Saints, 33 milliards et demi de pieds cubes, et celui de la Loutre, derrière le barrage Gouin, 220 milliards.

La maison des gardiens apparaît au milieu d'une sorte de plateau déboisé, que

bleuets et "gueules noires" envahissent de toutes parts. Dès qu'on s'écarte des sentiers tracés dans le sable, on marche dessus. Construit de billots, le campement se compose d'une pièce. Les hommes qui y vivent nous accueillent avec la cordialité proverbiale des habitants de la forêt, qui ne refusent jamais l'hospitalité ni un service. Aussi longtemps que nous serons leurs hôtes, ce qui est à eux nous appartient. Comme ils ne peuvent nous offrir de lits, nous étendons nos sacs sur le plancher, entre le poêle et la table de bois brut.

Ils sont là depuis une semaine, venus de Sammaur pour en remplacer d'autres. Nous nous présentons. Ils disent s'appeler Joseph Bouliane et Odilon Cabot. Agé de 61 ans, le premier vient de La Tuque, mais originaire de Chicoutimi, tandis que l'autre est un Acadien de 33 ans, échoué dans le pays, qui d'habitude gagne sa vie comme garde-feu. A l'approche de l'hiver, comme on n'a plus besoin d'hommes dans les tours, il accepta le poste qu'il occupe. Il se tiendra éloigné de la civilisation jusqu'au printemps, ce qui lui permettra d'amasser dans le bas de laine.

Les deux s'entendent à merveille. L'aîné assumant les fonctions de cuisinier-boulangier-pâtissier, l'autre surveille l'étiage des deux lacs, qu'il communique par téléphone, chaque matin, au poste central du réservoir de la Manouane, en même temps que les données météorologiques qu'enregistrent des instruments précis, logés dans des boîtes qui ressemblent à des niches à chiens, peintes en blanc et juchées sur des pattes.

A huit heures, leur journée de travail est à peu près terminée. Il leur reste à s'occuper des soins du ménage et à tuer le temps. Selon les ordres, ils ouvriront ou fermeront les pelles de leurs deux barages. Été comme hiver, il leur faut garder propres les portages qu'ils utilisent, réparer s'ils se brisent les fils du téléphone, abattre, scier et fendre leur bois de poêle, et de façon générale s'entretenir, car ils ne peuvent compter sur l'aide de personne. Advenant un accident ou la maladie, on viendra les chercher. L'un d'eux téléphonera, et un hydravion se déposera sur le lac.

Lundi matin. Le ciel nous paraissant suffisamment nettoyé, nous décidons de

partir. Il fait plutôt froid que chaud, et nous avons devant nous la plus dure étape du voyage. Après avoir gagné le Cawachicamic, ce qui sera relativement facile, il faudra piquer vers le sud-est et atteindre au lac Goulet, que je connais depuis des années, et que Pierre Scott sillonna l'an dernier avec moi. L'itinéraire à suivre n'offre ni chemins de portage ni sentes, sauf celles que suivent les orignaux, les ours, les loups. Nous irons à la grâce de Dieu, ne nous fiant qu'à l'aiguille de la boussole. Nous marcherons, comme on dit, sur la carte et la boussole. Nous devons choisir et plaquer notre chemin à la hache, au couteau, avant de nous y engager avec le bagage, et il faudra deux jours et demi pour parcourir une distance qui, à vol d'oiseau, ne représente pas huit milles et demi. En cours de route, nous en verrons de toutes les couleurs.

D'abord, arrêt de deux jours au Cawachicamic. Nous dressons la tente sur une île, où nous hissons le soir le canot, de peur de le voir emporté par le vent et la vague. Le paysage en est un de beauté, de sauvagerie, de silence. Nous passons le plus grande partie du temps à explorer, dans l'espoir de découvrir une passe conduisant à un lac dont nous savons l'existence, vers le sud-ouest. Peine perdue. La seule passe est à sec. Il faut se résigner à prendre la voie de terre, et dès lors commence le travail passionnant du placage. On cherche les endroits où passer, on marque le tronc des arbres, on brise les branches des arbustes, puis l'on revient chercher le canot et les sacs. Autant dire qu'on parcourt trois fois le trajet, au lieu d'une. Ce qui multiplie par trois les huit milles et demi que promet la carte, lesquels s'allongent encore des accidents de terrain.

On ne va pas longtemps en ligne droite. C'est tantôt une baissière où le pied enfonce comme dans de la ouate, tantôt un flanc de montagne, à escalader en tirant la langue. Nous traversons deux lacs à l'eau rougeâtre, apparemment peu profonds, et perdons un temps précieux à glisser le canot à l'eau, à le charger et décharger. Nous irions plus vite à porter, mais nous ne saurions sauter par dessus des lacs d'un quart de mille. Et nous voilà en face de champs de roches nues, dépeignées de leur mousse par des incendies anciens, puis d'aulnages à hauteur d'homme, aux branches mêlées, entrela-

Sur une distance de trois-quarts de milles, où il faut se frayer passage. le, nous voguerons plus tard sur un crique, coupant ça et là les branches tombées en travers, ou des arbres entiers. Deux des trois voyageurs pataugent habituellement dans l'eau, pour alléger l'embarcation, et seul Campeau, debout à l'avant, fait des prodiges d'équilibre pour maintenir celui du canot, chercher les obstacles devant lui, éviter les roches, jouer de la cognée à droite et à gauche. Les aulnes se croisent ou presque, au-dessus de l'étroite voie d'eau. Elles portent un nombre incroyable de nids de guêpes ou d'abeilles sauvages, lesquelles nous tiennent pour ennemis et nous traitent en conséquence. Chacun compte ses piqûres, puis y renonce. A cause des rochers, nous levons parfois le canot et le portons à bras, puis arrivons à une sorte de chute, presque perpendiculaire, qui met fin à tout espoir de continuer.

Nous ne sommes pas loin du lac Goulet, que nous finirons par rallier, mais nous n'en savons rien. Aussi perdons-nous plusieurs heures à nous orienter. Parce que le lac s'étend à gauche du crique, nous le cherchons naturellement à droite. Nous arrivons enfin à de vieux camps de bûcherons, écroulés et pourris, qu'un porc-épic s'acharne à faire disparaître totalement. Au moment où nous l'apercevons, il gruge avec une ardeur digne d'un plus noble objet.

Cette longue traverse, comme on dit dans les hauts, ne ressemble pas à une partie de plaisir. Nous n'avons que cinq

TRAPPEURS ET CHASSEURS:—La chasse aux renards, visons, loutres, pékans, martres, loups, ours, facile et payante si vous êtes infatigable pour attirer à vos pièges tous les animaux à fourrure. Le seul et véritable usage de la fameuse "Renardicide", table drogue sur le marché Patentée et enregistrée à Ottawa, Succès assuré. Nombreux témoignages de satisfaction obtenus des meilleurs chasseurs de la Baie d'Hudson et du Labrador, des chasseurs qui s'y connaissent en chasse. Le Renardicide n'est pas un poison. Un enfant peut s'en servir sans danger et avec autant de succès qu'un chasseur expérimenté, s'il suit les instructions claires imprimées en français ou en anglais sur chaque bouteille. Le Renardicide est exclusivement composée de glandes animales et de produits dont l'odeur attire à des milles de distance les animaux des deux sexes, les plus difficiles. Vu le coût élevé de ce produit, nous le vendons en bouteilles de 1 once, \$2.50; deux onces, \$4.50. Ajoutez 20 cts pour l'envoi par la poste. Le Renardicide est vendu par les principaux pharmaciens et marchands. Prix spéciaux pour le gros. Bons profits pour le détaillant. Chaque commande doit être accompagnée du montant. Le Renardicide, Mistassini, P.Q."

jours devant nous, ignorons le temps qu'il prendra, ne savons pas où nous allons. A la difficulté du portage à tracer s'ajoute celle des repas et des campements. En pleine forêt, nous n'osons pas allumer un feu et n'avons pas le temps de préparer des repas convenables. Après la première journée, il nous reste un pain, écrasé à plat dans un sac, que nous ont donné les gardiens du Mondonac. Deux fois sur trois, les repas se composent de pain sec, de boeuf en boîte que nous ne pouvons réchauffer et d'oignons crus, qu'aident à passer l'eau froide des criques. Bientôt nous n'avons plus de pain, et c'est le recours à la banique. Des galettes de sarrasin le matin, de la banique cuite dans la graisse de lard, aux autres repas. Régime substantiel, mais que seuls le grand air et l'exercice autorisent.

Aucun des voyageurs n'oubliera de longtemps sa première nuit, en deça du grand lac "dont l'eau est claire". Après la traversée d'un étang grand comme la main, nous voilà tout à coup en terrain marécageux et spongieux, agrémenté d'aunes et de pousses de trembles, où nous avançons à la vitesse de tortues qui relèveraient d'une cuite. Pour parer au plus pressé, c'est-à-dire déterminer un semblant de sentier où nous aventurer, il est résolu de laisser derrière nous les deux sacs les plus lourds, avec l'intention de les revenir chercher dès qu'il semblera opportun ou utile. Nous les accrochons aux branches d'une épinette, aussi haut que possible. Les ours y toucheront peut-être, mais il est peu probable, à cause des parfums humains qui y adhèrent.

Et d'aller à la file indienne, l'un plaquant à la hache, les autres de leurs couteaux de chasse. Nous finissons par découvrir un vieux tracé d'Indiens, qui apparemment ne conduit nulle part, et bientôt perd la direction sud-est qui reste la nôtre. D'autres le croisent, due aux bêtes, qui contribuent à nous induire en erreur. Au bout de deux heures, nous aboutissons à un plateau élevé, planté d'arbres de cinquante pieds, qui est partie d'un flanc de montagne. Nous ne saurions pousser plus loin, vu qu'un autre terrain de muskeg fait suite au plateau et que le soleil baisse à l'horizon. Il baisse même si vite qu'il paraît imprudent d'aller chercher les sacs abandonnés. L'obscurité nous envelopperait avant le retour.

Il va de soi que nous coucherons où nous sommes. Des loups hurlèrent dans l'après-midi, des jeunes probablement, et voilà qu'ils recommencent. Inventaire des possessions, qui ne sont pas ce qu'elles devraient être. Nous avons le canot, qui n'a servi à rien, mais qu'il faut traîner, pour le cas où nous arriverions à une étendue d'eau quelconque, grande ou petite. Nous avons aussi les carabines et la tente, un sac qui contient les ustensiles de



Un petit brochet capturé au lac Kawachicamic. L'animal pesait 25 livres, mesurait 48 pouces de longueur et 18 de tour.

cuisine et un minimum de vivres. A peu près le repas de trois hommes, et il faudra en préparer deux avant de récupérer le gros du bagage. Résultat net: nous nous divisons pour le souper six tablettes de chocolat, et nous proposons de gretoter la nuit qui vient, les sacs de couchage étant restés en arrière.

Sur ce dernier point, les prévisions sont justes. Depuis quelques jours, le thermomètre baisse de nuit à trente-six et trente-sept, comme on nous l'a dit au lac Mondonac, et il n'a pas l'intention de s'amender. Nous n'avons qu'une toile, qui servira tant bien que mal de couverture, à la condition de nous étendre sur le sapinage. Les aiguilles n'ont rien de particulièrement éduveteux et nous n'avons à leur opposer, à la tête de la tente, que la barbe de nos visages. Nous nous serrons l'un contre l'autre, à la manière de sardines dans leur boîte-cercueil, et après de va-

leureux efforts réussissons à ne dormir à peu près point. Nous possédons à trois deux tricots de laine, à enfiler pardessus nos chemises, et celui qui ne frissonne pas trop se dépouille au bénéfice du voisin. La nuit finit pourtant par rejoindre les précédentes dans la nuit des temps. Il n'est pas six heures que tout le monde est debout.

Le soir suivant, nous couchons dans l'eau ou à peu près, parce que nous n'avons pas le loisir de monter la tente comme il se doit. Après une autre journée exténuante, par terre et par eau, à escalader des pentes ou enfoncer dans le marécage, nous défendré contre les guêpes à papier et autres, nous arrivons à un crique tranquille quand la pluie commence de tomber. Elle descend du ciel avec une telle violence que nous nous installons en hâte, sans avoir le temps de choisir notre terrain, ni de couper un seul rameau résineux. Avec ce résultat que nous étendons nos sacs sur le sol, deux toiles servant de matelas. Nous sommes dans une pente, si infime qu'elle ne mérite pas mention. Mais nos sacs sont trempés, huit heures après, au point qu'il les faut retordre avant de les étendre au soleil.

Impossible aussi de trouver du bois sec pour le feu du déjeuner, sinon sous un arbre penché, mais nous connaissons un moyen plus rapide de nous tirer d'embaras. Nous cherchons de vieilles racines, diamètre d'un pouce ou deux, que la pluie ne pénètre qu'en surface. On enlève la partie mouillée et le bois est prêt. C'est là un truc d'Indien. Il en est d'autres. Quand on veut, par exemple, allumer un feu dans le vent et que l'on craint l'envol d'étincelles vers la forêt, on se sert de racines sèches et dures. Un feu du genre ne lance pas d'étincelles vers le ciel.

Le même jour, nous atteignons enfin à l'extrémité du Goulet, qui s'étend sur une longueur de neuf milles, mais plus étroit que large, peu dangereux. Lui aussi se trouve prisonnier d'un barrage et ses bords se parent d'une forêt de bouleaux morts, à travers lesquels nous nous glissons avec prudence, nous demandant lequel va nous tomber sur la tête. Nous palettons en pays connu, savons qu'un asile de bois rond nous attend à l'autre bout du lac. Il y a là-bas un poêle et de vieux sommiers d'acier, sans matelas, mais voilà longtemps que le moelleux de la moindre

paillasse ne nous est pas familier. Et l'aventure se termine, après une dernière promenade de quatre milles sur la rivière Vermillon, qui nous amène chez les gardes forestiers du lac Gagnon. Nous sommes seules, fatigués, dégoutés, caressons déjà quelques projets pour l'an prochain.

Il arriva qu'en quinze jours nous ne disposâmes pas d'une journée entière pour la pêche, et nous étions dans un territoire poissonneux comme il ne s'en fait plus. Pas le temps. Nous capturâmes quelques brochets ou dorés en cours de route, gardant les uns pour manger, rejetant les autres à l'eau. De façon générale, il ne fallait qu'un quart d'heure pour amener une victime de six à huit livres, pendant que le cuisinier préparait ses vaisseaux. Elle passait du lac à la poêle à frire, après la délicate opération qui la transformait en filets.

Au lac Kawachikamic, ou Cawa, qui a la réputation d'héberger des dorés de dix et douze livres, des brochets imposants comme des maskinongés, nous eûmes quelques heures à notre disposition, pour vérifier si certains récits entraient ou non dans la catégorie des contes de fées. Il y a lieu de croire qu'ils n'étaient pas trop exagérés dans leur optimisme. Pêchant à la traîne, nous n'en finissions pas de décrocher doré après doré, mais de taille moyenne, deux ou trois livres. A un moment, dans la longue baie sableuse qui vit notre arrivée, Campeau s'avisa d'essayer une ligne à lancer, armée d'une corde de nylon — quinze livres de résistance — et d'un poisson artificiel. L'appât toucha l'eau deux fois, sans résultats. A la troisième, un brochet se ferra, qui déroula cent-cinquante pieds de corde dans le temps nécessaire à cligner de l'oeil. Il se fit prier d'abord, pour accepter de nager en direction du canot, et nous le soupçonnâmes de ne pas apprécier le brillant de son appât d'aluminium. Puis Campeau l'approcha trois ou quatre fois, et Scott lui coupa l'enthousiasme batailleur à la dernière, de deux balles de .22. L'animal pesait 25 livres, mesurait 48" de longueur et 18 de tour. On nous dit qu'il en est des centaines comme lui, dans les profondeurs du lac "aux eaux claires". Ce dont il faudra un jour se rendre compte, si Dieu nous prête vie, et aux poissons également.

Harry BERNARD

L'Alimentation de La Truite Mouchetée

par LOUIS-ROCH SEGUIN

La truite mouchetée est omnivore et spécialement carnassière. Ce poisson puissamment armé pour la chasse recherche les eaux limpides et relativement froides, qui sont riches en tout ce dont elle fait sa nourriture.

D'abord, dès l'éclosion de l'oeuf, le petit alevin trouve sa toute première nourriture dans la vésicule vitelline dont il est muni. Environ un mois plus tard, cette vésicule, aussi appelée sac, est en partie résorbée. Alors les petites truites sont laissées à elles-mêmes, en quête de nourriture qu'elles trouveront dans les eaux où elles vivent. Là, elles se tiennent en des endroits à demi-ombragés, où, immobiles et faisant tête au courant, elles n'ont qu'à ouvrir la bouche pour happer au passage la nourriture qui se présente. Parfois, comme des silhouettes qui se détachent du fond, elles s'élancent comme une flèche à la poursuite des proies qui passent à quelque distance.

Ce poisson a pour satisfaire son appétit un menu très varié. Il serait vraiment trop

long d'énumérer tous les éléments qui entrent dans son régime alimentaire; cependant il peut être intéressant de citer ceux qui sont les plus connus tels que les vers, les larves de toutes sortes, les mouches et les moutiques, les fourmis, les papillons, les libellules, les abeilles, les hannetons, les sauterelles, les criquets, les limaces, les escargots, les lézards, les sangsues, les écrevisses, les grenouilles, les musaraignes et les poissons.

La truite se nourrit pratiquement de tout ce qu'elle rencontre dans le milieu où elle vit, pourvu que la nourriture dont elle dispose soit proportionnée à sa taille. C'est ainsi que le plancton joue un rôle considérable dans l'alimentation de l'alevin; que la truite de quatre pouces et plus s'attaque principalement aux insectes aquatiques et terrestres; que les grosses truites, sans dédaigner ces insectes, se nourrissent habituellement d'animaux plus gros, tels que les poissons, les écrevisses et les grenouilles. Cependant, la truite ne se nourrit pas toujours de la même façon et son appétit n'est pas toujours égal selon sa taille, son âge, sa maturité sexuelle et les conditions dans lesquelles elle vit. Par exemple, une truite placée dans une eau de 12° C. est plus active et mange beaucoup plus que celle qui est dans une eau de 4° C. Il faut aussi tenir compte du fait que la température de l'eau influence d'une façon remarquable l'abondance des petites proies vivantes dont la truite fait sa nourriture. Alors on peut facilement comprendre que la truite mange plus en été qu'en hiver. Il y a bien d'autres facteurs dont il n'a pas été question et qui jouent un rôle important dans la période d'alimentation de la truite mouchetée. C'est ainsi qu'on a déjà constaté que les truites adultes de plus de six pouces de longueur mangent plus au début de l'été que vers la fin de la saison chaude. Même il arrive souvent que l'estomac de ce poisson soit complètement vide lors de la période du frai. D'autre part, les alevins se nourrissent

Joyeux Noël Heureuse Année

à notre clientèle canadienne-française et aux lecteurs de la revue "Chasse et Pêche". Nos meilleurs vœux à tous ceux qui pratiquent la pêche au moulinet à tambour fixe! Aussi aux chasseurs!



Fraser Company
610 St James St. W.
MONTREAL